

# MILANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XII. Montreal, Mardi 14 Novembre 1848. No. 18.

## ALLOCATION

DE

SA SAINTETÉ LE PAPE PIE IX,

Dans le Consistoire secret tenu au Quirinal le 1er Octobre.

Quoique nous ayons hâte de pourvoir aujourd'hui à la vénération de l'illustre église métropolitaine de Paris, cependant la charité impose à notre dignité pontificale le devoir de faire, devant votre nombreuse réunion, une mention tout honorable, tout affectueuse de l'éminent évêque de cette même église, et dont nous avons appris, avec une profonde douleur, la mort si cruelle. Vous comprenez déjà fort bien que nous voulons parler de notre vénérable frère Denis-Auguste d'Aligre, qui se distinguait par sa piété, sa mansuétude, son zèle et par ses autres vertus sacerdotales; qui consacra tous ses soins à gouverner ce diocèse, à défendre la religion catholique, à maintenir la discipline de l'église, à éloigner des pasteurs vénérables les brebis confiées à ses soins pour les conduire à ceux qui sont vraiment sains; enfin qui s'appliqua sans cesse à aider, à réchauffer, à relever, par toutes sortes de soins et de secours les malheureux et les affligés, afin de les guider tous à Jésus-Christ par ses exemples non moins que par ses discours. Aussi cet évêque aimait tellement son troupeau qu'il accomplissait d'une manière éclatante ses fonctions de pasteur en offrant un admirable exemple de charité chrétienne, un spectacle agréable à Dieu, aux anges, aux hommes tout ensemble. Aussitôt qu'au mois de juin dernier, fut ébréché dans le sein de Paris une lamentable guerre civile, on le vit, comme vous le savez, s'oublier complètement lui-même pour s'occuper uniquement du salut commun. Puis voulant à tout prix modérer les mouvements violents et sanguinaires des citoyens, détourner de son troupeau tant de malheurs, de massacres et de ruines, on le vit, plein d'un esprit vraiment chrétien, vraiment épiscopal, braver tous les périls en se jetant hardiment entre les combattants. Et là, tandis qu'il s'efforçait d'une voix aimante de rappeler ses concitoyens à des sentiments de paix, de tranquillité et de concorde mutuelle, il reçut un coup mortel et peu après donna sa vie pour ses brebis. Et ce monde entier a vu la gloire qui est résultée de ce magnifique acte de charité chrétienne, non seulement pour le clergé de l'illustre nation française, mais aussi pour le clergé, pour l'épiscopat de l'univers catholique. Aussi les âges futurs en garderont-ils la mémoire, aussi la postérité la plus reculée ne la laissera-t-elle pas tomber dans l'oubli. Et même temps cette charité ardente, qui a porté notre vénérable frère à s'offrir comme un holocauste pour son troupeau et pour toute la nation française au Dieu très-grand et très-bon; cette religion, cette haute piété qui l'a précipité avec joie au devant de la mort, nous font-elles justement espérer qu'il a passé de ce séjour misérable de cette vie mortelle à l'éternelle et bienheureuse patrie où le divin chef des pasteurs lui aura donné une couronne de gloire impérissable. Cependant comme telle est la fragilité, telle est la condition de la nature humaine que même les œuvres religieuses se laissent flétrir par la poussière du monde, nous n'avons pas omis d'offrir des prières, des supplications et des sacrifices au souverain Père des miséricordes pour l'âme du défunt prélat. Et ce devoir, nous l'avons accompli non-seulement en particulier, mais nous avons fait célébrer des funérailles publiques et solennelles dans notre église patriarcale de Sainte-Marie-Majeure; nous y avons assisté nous-même avec plusieurs membres de votre ordre, avec tous nos vénérables frères les évêques qui se trouvaient alors dans cette ville, enfin tout le chapitre de cette même basilique, afin de montrer publiquement, hautement par des honneurs extraordinaires la profonde estime que nous ressentions pour la mémoire et la vertu de cet homme rare.

Aujourd'hui, du moins, un espoir nous reste, c'est que cet évêque, jetant du haut des cieux un regard d'affection sur cette France qu'il aura tant durant sa vie, implorera le Dieu de bonté en sa faveur, afin qu'elle sorte enfin de ses erreurs et de ses maux pour voir croître et fleurir de jour en jour la foi catholique, la vertu, la piété et toute véritable prospérité. Et maintenant, vénérables frères, si nous sommes heureux de rendre à cette illustre nation française ce tribut d'éloges bien mérités, c'est qu'en des temps non-moins troublés que les nôtres, dans des circonstances non-moins tristes que celles-ci, elle ne cessa jamais de donner à la religion catholique, à la chaire de Saint-Pierre des preuves éclatantes d'amour, de respect et de vénération.

Enfin, lorsque dans la profonde tristesse de notre âme, nous voyons les orages terribles et nombreux qui tourmentent la république chrétienne; lorsque nous voyons les opinions monstrueuses, délirantes qui s'emparent surtout des esprits ignorants et imprévoyants, qui ébranlent notre sainte religion et la société civile elle-même; alors, vénérables frères, nous ne pouvons lui-ser passer cette occasion sans vous exhorter, sans vous exhorter nous-même à ne jamais cesser de crier vers le Seigneur notre Dieu, de jour, de nuit, dans toute l'humilité de notre cœur, afin qu'il commande aux vents et à la mer par sa vertu toute puissante; afin qu'il daigne nous rendre la tranquillité, avec l'abondance de ses miséricordes, et ramène les hommes égarés dans les ténèbres de l'erreur dans la fange du vice, vers les sentiers de la justice et de la vérité.

## ÉTRANGER.

ROME.—Un décret de la sacrée congrégation de N. N. en date du 18 septembre 1848, approuvé par le Pape, et promulgué à Rome dans les formes d'usage, condamne les ouvrages suivants :

Le vrai Christianisme suivant Jésus-Christ, par M. Cabet, ex-procureur-général, ex-député.

Nouvelle Théologie philosophique, avec un examen critique des Dogmes par M. Emilio Hanotin.

La science populaire de Claudius, simples discours sur certains choses.

—La Gazette d'Autbourg publie la correspondance suivante de Rome en date du 20 septembre :

« Le nonce près la cour impériale d'Autriche a reçu d'ici des instructions et des pouvoirs pour prendre part au nom de la cour de Rome aux négociations touchant les affaires d'Italie qui auraient lieu à Vienne, croit-on. Je tiens de la meilleure source que les dites instructions sont parfaitement semblables à celles que reçut le cardinal Gonzalvi pour le congrès de Vienne, en 1815.—Le Gesu est enfin délivré des soldats qui l'avaient envahi. La légion romaine part demain. Le ministre de la guerre, duc de Rignano, obtient les louanges des feuilles radicales pour avoir en si peu de temps su non-seulement équiper et armer ces volontaires, mais encore leur assurer une solde plus élevée. Ce corps est maintenant assimilé en tout aux troupes de ligne, sauf la différence de solde, qui, pour les volontaires, est de 20 baïoques par jour. Les journaux radicaux eux-mêmes accordent des louanges au ministre Rossi pour les premiers actes de son ministère. Les conservateurs, de leur côté, et même les libéraux, parlent avec enthousiasme du talent de ce ministre et en attendent de grandes choses. Tous les renseignements s'accordent en ce point, qu'il s'est entendu avec le Pape de la manière la plus explicite et la plus claire. Le cardinal Soglia ne tarit pas sur le bon accord qui règne entre lui et le ministre de l'intérieur. »

Dans une autre correspondance de Rome du 26, publiée par la même feuille, on lit que le ministre Rossi semble vouloir recréer entre les mains des cardinaux légaux les gouvernements des provinces que Mamiani confiait exclusivement à des laïques. Il est certain que déjà plusieurs nominations ont eu lieu en ce sens. Nous croyons même savoir qu'il s'agit de rétablir les prélats dans les délégations. Une correspondance antérieure porte que Angelo Brunetti Cicernacchia et les autres tribuns populaires sont tout-à-fait détachés du parti radical, et disent que les chefs de ce parti les avaient indignement trompés et juré de n'en plus être dupes.

OVATION.—La fête de l'archange saint Michel a été pour la population romaine et plus particulièrement pour les Transévérins, l'occasion d'une des plus touchantes ovations dont Pie IX ait été l'objet. C'est dans le quartier de Transtevere qu'est situé le célèbre hospice apostolique de Saint-Michel, dont la munificence des Papes a fait un établissement sans égal dans le monde. Pie IX en a été président dans les années 1826 et 1827. On comprend l'affectueux intérêt qu'il porte à ce magnifique établissement qui est tout à la fois un asile pour l'enfance et pour la vieillesse, et une école des arts et métiers. Le jour de la fête du bienheureux Archange qui en est le patron, le Saint-Père a daigné s'y rendre, ainsi qu'il l'a fait chaque année depuis qu'il est monté sur le trône pontifical.

Durant toute la nuit elle fut de 29, malgré un temps nuageux et qui menaçait la pluie, tout le quartier de Transtevere était sur pied pour se livrer aux préparatifs de la fête. A 9 heures parut la voiture du souverain pontife arrivant du Quirinal.

Une foule innombrable accourue de tous les quartiers se pressait autour d'elle; des arcs de triomphe s'élevaient sur plusieurs points; des nuages de fleurs pleuvaient de tous les balcons; les maisons étaient garnies de tentures, les rues jonchées de myrthes, et des petites filles élégamment vêtues, groupées à chaque porte, jetaient à pleines mains des fleurs sur le passage du Vicaire de Jésus-Christ. Sur la place de Sainte-Marie-Transtevere, le 13e bataillon civique rangé en files, déployait ses bannières desoies, ses drapeaux ornés de feuillage. L'air retentissait au loin de cris de joie, l'enthousiasme était dans tous les cœurs.

Un arc-de-triomphe avait été élevé près du Ponte-Rotondo.

Le Saint-Père étant arrivé à la limite du quartier, près Ponte-Sisto, une députation lui présenta cette inscription élogieusement gravée :

AL SOMMO PADRE E PASTORE  
PIO IX  
IL POPOLO DI TRANSTEVERE  
TICONOSCENTE DEI BENEFIZI GIÀ RICEVUTI  
IN TESTIMONIANZA  
DEL SUO FELEDE ED INVARIABILE  
ATTACAMENTO.

Sa Sainteté passa par les rues de Santa-Dorotea et della Scala, et parvenue à la place de Santa-Maria-in-Transtevere, bénit le magnifique quartier de la garde civique, qui se trouva en ce lieu; le 13e bataillon y était rangé en bataille, ayant à sa tête son lieutenant-colonel, le prince Corsini, sénateur de Rome. Suivant ensuite l'avenue de Saint-François et la rue di Porta-Portese, le Saint-Père arriva à l'hospice et fut reçu par S. E. le cardinal Tosti, qui en est actuellement visiteur apostolique.

Sa Sainteté entra dans l'église, entendit la messe d'un de ses chapelains, et puis alla au balcon qui est du côté de Ripa-Grande. De ce balcon, le Saint-Père bénit le brave bataillon de la garde civique du Transtevere, rangé en bataille sur la place, et avec ce bataillon, une multitude innombrable accourue des deux rives du fleuve, ainsi que les équipages des bâtiments de diverses nations à l'ancre dans le port et ornés de leurs bannières de fête.

A la bénédiction apostolique répondent les salves des canons, les vivats, les cris d'allégresse. Le bruit en retentit jusque sur les pentes de l'Avantin, jusque sur les hauteurs du Palatin et du Capitole.

Sa Sainteté étant entrée dans les appartements de Son Eminence le cardinal visiteur, y reçut les hommages de leurs Excellences MM. les ambassadeurs de France et d'Espagne, de Excellence M. le ministre de Portugal et du prince Corsini, sénateur de Rome.

Le Saint-Père daigna examiner les travaux des jeunes gens élevés dans l'hospice, et surtout une tapisserie où sont reproduites les mosaïques décrites par Pline en son histoire (L. XXV, c. 55), et que l'on conserve encore aujourd'hui aux musées du Capitole et de Latran.

Au retour, Sa Sainteté traversa la place Sainte-Cécile, et, passant sous l'arc-de-triomphe dont nous avons parlé en commençant, elle passa par l'arc della Longorilla et la rue de del Moropour revenir au Ponte-Sisto, au milieu des applaudissements continus et éclatants du peuple transtévérin.

Les applaudissements saluèrent également le Saint-Père dans toutes les autres rues de Rome, traversées par Sa Sainteté, en venant du Quirinal et en y retournant. Le Pontife bénit son peuple, et le peuple bénissait son roi, dit un journal de Rome. Le Pontife était ému, et le peuple pleurait de joie. Oh ! comme il était facile en ce moment de deviner ce qui se passait dans le grand cœur de Pie IX et dans le cœur du bon peuple de Rome, que malgré toutes les ressources d'un art infernal, on n'a jamais pu parvenir à corrompre... Le soir, dans ces quartiers, une illumination générale a terminé cette journée mémorable. Gloire aux braves Transtévérins qui ont ainsi su rattacher le 29 septembre au 8 septembre de l'année dernière, et prouver au monde que le lien d'amour qui unit le peuple à Pie IX est indissoluble.

L'ÉGLISE DE VIENNE.—On écrit de Vienne, 28 septembre 1848.

La radicalisme teuton étant parvenu à établir ses quartiers à Vienne, il n'a pas tardé à y offrir un asile au rousisme si discrédité en Allemagne. L'auteur de cette folle doctrine y est arrivé, et avec l'assistance des Juifs, des protestants et des autres mécréants de cette grande capitale, il y a établi son culte prétendu. Le temple était digne du sacrificeur et de ses adeptes; c'était le théâtre de l'Odéon. Le dimanche 24 septembre, l'apostat de Silésie y a débité une de ses diatribes contre l'Église catholique, puis il a distribué la cène, sans que ni lui ni aucun de ses assistants pussent se rendre compte de la signification d'une pareille cérémonie au milieu d'une assistance dont pas un membre ne croyait en Jésus-Christ. L'on ne pensait pas de prime-abord que la serbe dût faire beaucoup de prosélytes parmi les catholiques de Vienne, et cependant la société réunie le 24 en a compté plusieurs centaines. Ces triste phénomène s'explique facilement par les mœurs viennoises et par l'influence des principes déposés par Joseph II dans sa scandaleuse législation.

L'habitant de Vienne est avant tout grand sybarite; lui-même porte à tout autre le défi de lui tenir tête à table. Il donne aux plaisirs tout le temps qu'il dérobe aux affaires, et sa vie entière se renferme à peu près dans le cercle des jouissances matérielles. Mais de s'être mis à même de rendre compte de sa foi et de la soutenir contre les sophismes d'un novateur, c'est là une chose à laquelle le bourgeois de Vienne n'a jamais songé. Le josphinisme, si cher à la bureaucratie autrichienne, a d'ailleurs de longue main préparé les esprits à la défection de l'Église romaine; et malheureusement il a étendu ses funestes rameaux sur une partie du clergé dont il a altéré les lumières. Chaque jour les coins des rues se couvrent d'énormes affiches où, à la suite de vers burlesques et insultants pour l'Église catholique, l'on convie la population aux parades que le rousisme qualifie de culte. Mais, d'autre part, le clergé catholique tombe du haut de ses chaires contre ce scandale, et les églises sont ordinairement remplies d'auditeurs attentifs. C'est dans la cité de Vienne, séjour des capitalistes, du haut commerce et de la grande industrie, que le mal paraît s'être concentré. Il n'a pu encore gagner les faubourgs, dont la population se compose principalement d'ouvriers et de travailleurs, classes beaucoup moins dépravées que celles qui se sont agglomérées dans la cité.

Mais dans la cité même il ne manque pas encore de catholiques loyaux et zèles, et qui ne craignent pas de manifester leurs sentiments. Ainsi, me promenant dimanche dernier par les rues je rencontrai un convoi d'une longue file de personnes de toute condition et de tout sexe, dont la plupart portaient des cierges allumés, et récitaient à haute voix des prières pour le défunt. Son cercueil était couvert des insignes du sacerdoce. Surpris de ces honneurs extraordinaires rendus à un simple prêtre, je m'informai du nom du défunt et de la dignité dont il était revêtu. Il me fut répondu : C'est le pauvre législateur. C'était en effet un religieux de cette congrégation qui, malade à la mort, n'avait pu partager avec ses confrères les humiliations de leur expulsion et les souffrances de l'exil. Plus le cortège avançait et plus il s'allongea, au sorte qu'arrivé au cimetière il en remplissait toute l'étendue, et que beaucoup des assistants même ne purent en franchir les portes. Un pareil hommage rendu à un membre de cette vénérable congrégation des Rédemptoristes, prouve mieux que tout autre éloge les regrets et l'indignation qu'a laissés au fond des cœurs la criminelle expulsion dont ces religieux ont été victimes.

Il ne m'appartient pas de me faire juge du silence que l'archevêque de Vienne et ses suffragants croient devoir garder dans ces douloureuses circonstances. Mais je ne saurais assez louer les curés et tout le reste du clergé de Vienne qui ont pris l'initiative d'une demande de haute importance qu'ils viennent d'adresser en forme de pétition à l'Assemblée constituante. Ils lui demandent l'abrogation complète des codes de Pempère, de tous les décrets et ordonnances rendus en public et in ecclesiasticis par l'empereur Joseph de malheureuse mémoire. Eux aussi veulent et exigent l'abrogation complète de leur Église de toute surveillance ou suprématie du pouvoir politique. Honneur à ce noble clergé qui, laissé à lui-même, n'a pas craint d'encourir les fureurs de la faction radicale en se chargeant de la responsabilité d'une si importante démarche ! Du reste l'Union catholique, fondée, comme vous le savez, dans le grand-duché de Bade, a étendu jusqu'à nous sa salutaire activité, et compte déjà à Vienne un grand nombre d'affiliés qui bravent les haines radicales pour faire œuvre de chrétiens.

ÉGLISE DE BAVIÈRE.—Nous avons dans le temps informé nos lecteurs qu'un synode protestant, convoqué par le gouvernement bavarois dans le Palatinat du Rhin, n'avait jamais pu se réunir, attendu que ses membres avaient refusé de siéger ensemble, et que chacun des deux partis avait fixé le lieu de sa réunion dans une ville différente. Ces deux partis, toujours irréconciliables, sont celui des rationalistes qui, tout en s'appelant évangéliques, renient Jésus-Christ, sa divinité et ses miracles, aussi bien que l'inspiration des saintes Écritures; et celui des croyants, que l'on désigne habituellement par le sobriquet de *Piétistes*. Or, voici que le gouvernement bavarois intervient d'autorité, et usant de ses droits prétendus pontificaux sur l'Église protestante, convoque, pour le 16 octobre, un synode général qui, ce jour-là, doit se réunir à Spire, sous les yeux des autorités provinciales chargées d'empêcher les effets extérieurs d'une scission devenue irréductible. L'on se rappelle que la Prusse avait eu, sans succès, recours, au même moyen, en réunissant à Berlin un soi-disant concile national, que l'on se vit forcé de congédier, sans qu'il eût été possible d'en obtenir la moindre décision en matière de foi. Cette situation est la même dans tout le protestantisme allemand; et le gouvernement bavarois n'obtiendra pas de la réunion de son synode des résultats plus satisfaisants.

EN QUOI CONSISTE L'ÉVANGILE SOCIALISTE.—C'est à peine si la postérité vaudra le croire ! Nos utopistes souverains dans l'emportement de leur ardeur réformatrice, prétendent très-sérieusement changer d'un seul coup toutes les bases de la société, de la nature et de la religion. Dieu et l'humanité sont à refaire. Voilà pourtant le comble de la folie de ces prétendus inventeurs de la science sociale. Manès, à Grosse, et toutes ces abominables théories de hérésies fondées par le christianisme des premiers temps, sont ressuscitées au dix-neuvième siècle, sous des noms différents sous des couleurs d'autant plus trompeuses, qu'on y affecte plus amicalement les mots de fraternité évangélique. Que dit Manès ? que proclamait Minton ? « Le bonheur universel, le royaume des cieux sur cette terre. » Et aujourd'hui, que nous annoncent les socialistes évangéliques ? l'unitarisme et le règne de Dieu sur la terre par le bien-être de tous. Lisez chacun des numéros de la démocratie parisienne, et vous comprendrez tout le développement des mystères que M. Victor Considérant voulait exposer aux reproches du peuple durant les quatre séances de nuit que l'Assemblée nationale n'a eu le mauvais goût de refuser aux instances du chef de l'école socialiste. Toutefois ces inventions merveilleuses dont la tribune nationale n'a voulu se faire l'écho, l'école fourrière se propage chaque jour par son organe officiel. Sa thèse suprême est celle-ci : Religion et société, tout est en désordre et profondément malade. La société ne peut se guérir que par l'association, et la religion par l'évangile du bien-être. L'ancien évangile ne prêchait qu'un dévouement et une abnégation insuffisants. L'évangile socialiste va s'appliquer à la recherche des combinaisons nouvelles et à la constitution de la science sociale, qui ne reconnaît ni péché, ni dégradation originelle.

Il y a, selon le journal socialiste, dans la question de la destinée, de la réalisation du royaume de Dieu, trois termes essentiels : c'est pour avoir négligé l'un ou l'autre de ces termes, que les doctrines s'égarent et que les hommes se divisent depuis des siècles.

Voici ces trois termes :

- 1o L'esprit de dévouement d'abnégation, la religiosité, l'aspiration vers le bien absolu, l'unitarisme. Voilà le mobile, voilà le souffle qui fera éclore et qui vivifiera le règne de Dieu sur la terre.

- 2o La constitution de ce royaume divin; le principe de combinaison des choses matérielles et des rapports intellectuels et moraux; la forme unitaire essentielle, analogue à l'unité du monde spirituel; la mécanique générale, la constitution adéquate à cette loi de la destinée enseignée par Jésus : *Omnis unum sint*. Selon nous, cette forme est et ne peut être que l'association intégrale. L'association dont nous ne possédons encore en pratique que des obscurs et des ébauches informes.

- 3o Enfin le résultat, l'effet produit par cet ordre social inspiré de l'esprit divin : la paix, l'harmonie, le bonheur, le perfectionnement des êtres en vue de l'existence transmondaine, le raffinement et le purement de nos âmes, des ténés à graviter éternellement vers Dieu.

L'évangile du divin réparateur avait prescrit tout le contraire. « Cherchez d'abord, avait-il dit, le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné comme par surcroît. » Les réformateurs socialistes veulent, eux, changer la nature viciieuse du bonheur par la « combinaison des choses matérielles et la mécanique générale. » Pauvre société, triste religion, que celle qu'on voudrait ainsi nous improviser ! Ne faut-il pas adresser à de tels rêveurs cette leçon de l'initiatrice fabuliste :

C'est dommage, Garot, que tu n'aies pas été  
Au conseil de celui qui prêche ton curé.  
Tout en eût été mieux.

RUSSIE.—L'Assemblée Constituante de Prusse a décidé, dans sa séance du 12, que les mots *par la grâce de Dieu* seraient à l'avenir supprimés dans les titres que prend le roi de Prusse. Une lettre de Berlin, adressée à cette occasion à la Gazette de Cologne fait observer que cette décision est plus grave que ne le croient ceux qui attachent fort peu d'importance aux mots et aux formules d'un autre âge; d'abord parce que ce vote blessera profondément le roi, regardant cette formule comme une consécration de ses principes de monarchie chrétienne, et qu'il y renoncera sans doute avec plus de regret qu'à quel que prérogative réelle de la royauté et ensuite parce que l'Assemblée témoigne clairement, par la qu'elle veut réellement entrer dans une nouvelle ère politique, au lieu de rattacher au passé l'œuvre constitutionnelle à laquelle elle travaille.

MILAN.—On écrit de Milan le 11 octobre :  
« Notre ville vient d'assister à un spectacle d'un nouveau genre; il a été d'autant plus agréable qu'on s'y attendait moins, et sera sans doute second en événements heureux pour l'Italie. Les Hongrois, au reçu